

Gayatri Chakravorty Spivak

**Les subalternes
peuvent-elles parler ?**

Traduit de l'anglais par Jérôme Vidal

{**extrait**}

Éditions Amsterdam
2020

Le titre original de cet article était « Pouvoir, désir, intérêt¹ ». Et en effet, tout le pouvoir dont disposent ces méditations pourrait bien avoir été gagné par le refus politiquement intéressé de pousser à la limite les pré-suppositions fondatrices de mes désirs, pour autant que je puisse les saisir. Cette vulgaire formule à trois temps, appliquée à la fois au discours le plus résolument engagé et le plus ironique, suit la piste de ce qu'Althusser a appelé de façon si appropriée « philosophies de la *déné-gation*² ». J'invoque ainsi avec maladresse ma positionnalité afin de souligner le fait que la mise en question de la place de l'enquêteur reste un vœu pieux dépourvu de sens dans nombre de critiques récentes du sujet souverain. Aussi, bien que, tout au long de cet essai, je

1. Je remercie Khachi Tololyan pour sa lecture attentive de la première version de ce texte.

2. Voir Louis Althusser, *Lénine et la philosophie*, Paris, Maspéro, 1969, p. 55.

m'efforce de mettre en avant la précarité de ma position, je sais qu'un tel geste est toujours insuffisant.

Selon un parcours nécessairement sinueux, cet essai partira d'une critique des efforts déployés actuellement en Occident pour problématiser le sujet, pour aboutir à la question de la représentation du sujet du Tiers-Monde dans le discours occidental. Chemin faisant, l'occasion me sera donnée de suggérer qu'il y a en fait implicitement chez Marx et Derrida un décentrement du sujet plus radical encore. J'aurai de plus recours à l'argument, qui surprendra peut-être, selon lequel la production intellectuelle occidentale est, de maintes façons, complice des intérêts économiques internationaux de l'Occident. Pour finir, je proposerai une analyse alternative des rapports entre les discours de l'Occident et la possibilité pour la femme subalterne de parler (ou la possibilité de parler au nom de la femme subalterne). Je tirerai mes exemples particuliers du cas indien, à travers l'examen approfondi du statut extraordinairement paradoxal de l'abolition par les Britanniques du sacrifice des veuves.

I

Une partie de la critique la plus radicale en provenance d'Occident de nos jours résulte d'un désir intéressé de conserver le sujet de l'Occident, ou l'Occident en tant que Sujet. La théorie des « effets sujets³ » pluralisés donne l'illusion de saper la souveraineté subjective, alors

3. Voir Louis Althusser, « Trois notes sur la théorie des discours », in *Écrits sur la psychanalyse*, trad. fr. F. Matheron, Paris, Stock, p. 131-132.

même qu'elle constitue souvent une couverture pour ce sujet de la connaissance. Même si l'histoire de l'Europe en tant que Sujet est narrativisée par la loi, l'économie politique et l'idéologie de l'Occident, ce Sujet dissimulé prétend qu'il n'a « pas de déterminations géopolitiques ». Ainsi, la critique du Sujet souverain à laquelle on fait tant de publicité intronise en réalité un Sujet. J'avancerai des arguments en faveur de cette conclusion à travers l'examen d'un texte de deux grands praticiens de ladite critique : « Les intellectuels et le pouvoir (conversation entre Gilles Deleuze et Michel Foucault, 4 mars 1972)⁴ ».

J'ai choisi cet échange amical entre deux philosophes de l'histoire qui sont aussi des activistes, parce qu'il défait l'opposition entre production théorique autorisée et pratique plus relâchée de la conversation, ce qui permet d'y entrevoir la marque de l'idéologie. Les deux interlocuteurs soulignent les apports les plus importants de la théorie poststructuraliste française : d'abord, que les réseaux de pouvoir/désir/intérêt sont si

4. Michel Foucault, « Les intellectuels et le pouvoir » (1972), in *Dits et écrits*, t. II, Paris, Gallimard, 1994, p. 306-316. Il est important de noter que le gros de l'influence qu'ont, sur les universitaires et étudiants américains, les intellectuels de l'Europe occidentale, passe par le biais de recueils d'essais plutôt que par des traductions de longs ouvrages. Et au sein de ces recueils, il est bien naturel que ce soient les textes qui ont la plus grande actualité qui gagnent la publicité la plus importante (par exemple, le texte de Jacques Derrida, « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines » in *L'Écriture et la différence*, Paris, Le Seuil, 1967, p. 409-429). Par conséquent, du point de vue de la production théorique et de la reproduction idéologique, la conversation entre Foucault et Deleuze sur laquelle se porte notre attention n'a pas nécessairement été supplantée.

hétérogènes que leur réduction à un récit cohérent est contre-productive – une critique incessante est nécessaire ; ensuite, que les intellectuels doivent essayer de dévoiler et de connaître le discours de l'Autre de la société. Cependant, l'un et l'autre ignorent systématiquement tant la question de l'idéologie que leur propre implication dans l'histoire intellectuelle et économique.

Même si la critique du sujet souverain est l'un de ses présupposés principaux, la conversation entre Foucault et Deleuze est encadrée par deux sujets-en-révolution monolithiques et anonymes : « un mao⁵ » et « la lutte ouvrière⁶ ». Les intellectuels, eux, sont nommés et différenciés ; de plus, aucun maoïsme chinois n'est ici opérant. Le maoïsme ne fait que créer une aura de spécificité narrative, ce qui serait une banalité rhétorique inoffensive si l'innocente appropriation du nom propre « maoïsme » par le phénomène excentrique du « maoïsme » intellectuel français et la « Nouvelle Philosophie » subséquente ne rendait pas symptomatiquement l'« Asie » transparente⁷.

5. Michel Foucault, « Les intellectuels et le pouvoir », art. cité, p. 306.

6. *Ibid.*, p. 313.

7. Il y a ici une référence implicite à la vague post-soixante-huitarde de maoïsme en France – voir Michel Foucault, « Sur la justice populaire », in *Dits et Écrits*, t. II, *op. cit.*, p. 340-369. L'explicitation de la référence corrobore mon argument en ce qu'elle met à nu les mécanismes d'appropriation. Le statut de la Chine dans cette discussion est exemplaire. Si Foucault persiste à s'innocenter en disant : « je ne sais pas ce qui s'est passé en Chine » (p. 350), ses interlocuteurs font preuve vis-à-vis de la Chine de ce que Derrida appelle le « préjugé chinois ».

La référence de Deleuze à la lutte des travailleurs est tout aussi problématique ; il s'agit à l'évidence d'une génuflexion : « on ne peut rien toucher à un point quelconque d'application sans qu'on se trouve confronté à cet ensemble diffus, que dès lors on est forcément amené à vouloir faire sauter, à partir de la plus petite revendication qui soit. Toute défense ou toute attaque révolutionnaire partielle rejoint de cette façon la lutte ouvrière⁸. » Cette apparente banalité est le signe d'un déni. Ces propos ignorent la division internationale du travail, geste qui caractérise souvent la théorie politique poststructuraliste⁹. L'invocation de *la* lutte des travailleurs est pernicieuse par son innocence même ; elle est incapable de se confronter au capitalisme mondial : à la production du travailleur et du chômeur en tant que sujets à l'intérieur des idéologies des États-nations de son Centre ; à la soustraction croissante de la classe ouvrière de la Périphérie au processus de réalisation de la plus-value et, ainsi, à l'apprentissage « humaniste » du consumérisme ; à la présence massive d'une main-d'œuvre paracapitaliste, ainsi qu'au statut structurel hétérogène de l'agriculture dans la Périphérie. Ignorer la division internationale du travail, rendre l'« Asie » (et à l'occasion l'« Afrique ») transparente (à moins que le sujet ne soit ostensiblement le « Tiers-Monde ») ; rétablir le sujet légal du capital socialisé : voilà des problèmes

8. Michel Foucault, « Les intellectuels et le pouvoir », art. cité, p. 315.

9. Ceci participe d'un symptôme plus important, comme en débat Eric Wolf dans *Europe and the People without History*, Berkeley, University of California Press, 1982.

communs à une bonne partie de la théorie tant poststructuraliste que structuraliste. Pour quelles raisons de telles occultations devraient-elles être approuvées chez des intellectuels qui sont justement nos meilleurs prophètes de l'hétérogénéité et de l'« Autre » ? Le lien avec la lutte des travailleurs est situé dans le désir de faire exploser le pouvoir en n'importe quel point de son application. Ce site est apparemment fondé sur une simple valorisation de tout désir de destruction – quel qu'il soit –, de tout pouvoir – quel qu'il soit. Walter Benjamin commente les positions politiques comparables de Baudelaire en citant Marx : Marx continue sa description des *conspirateurs de profession* de la façon suivante : « ils n'ont d'autres buts que celui, immédiat, de renverser le gouvernement actuel et méprisent au plus haut point les efforts pour faire prendre conscience aux travailleurs de leurs intérêts de classe. De là vient leur colère plébéienne, et non prolétarienne, devant les habits noirs, les hommes plus ou moins cultivés qui incarnent [*vertreten*] cet aspect du mouvement, et dont ils ne peuvent malgré tout être indépendants, dans la mesure où ce sont les représentants officiels du parti ». Les intuitions politiques de Baudelaire ne vont pas fondamentalement au-delà de celles de ces conspirateurs de profession. [...] Il aurait pu, en tout cas, faire sienne la formule de Flaubert : « Je ne comprends qu'une chose à la politique : la révolte¹⁰. »

{fin de l'extrait}

10. Walter Benjamin, *Charles Baudelaire*, trad. fr. J. Lacoste, Paris, Payot, 1990, p. 26.